

BACCALAURÉAT GÉNÉRAL

ÉPREUVE DE FRANÇAIS

SÉRIES ES - S

SESSION 2007

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 2

OBJET D'ÉTUDE : Convaincre, persuader, délibérer

CORPUS

Texte A : La Bruyère, *Caractères*, « De l'homme », XI, n°128, 1688

Texte B : Fénelon, *Lettre à Louis XIV*, 1693

Texte C : Victor Hugo, *Discours à l'Assemblée*, 30 juin 1850

Texte D : Arthur Rimbaud, *Poésies*, « Les Effarés », édition posthume de 1895 (texte composé en 1870)

Texte E : Emile Zola, *L'Assommoir*, 1877

Le candidat lira le corpus, traitera la question, puis choisira l'un des trois travaux d'écriture. Toutes les réponses devront être rédigées et organisées.

Dès que le sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.
Ce sujet comporte 7 pages numérotées 1/7, 2/7, 3/7, 4/7, 5/7, 6/7 et 7/7.

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

TEXTE A

L'on voit certains animaux farouches,
des mâles et des femelles répandus par la
campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil,
attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils
5 remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont
comme une voix articulée, et quand ils se
lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face
humaine, et en effet ils sont des hommes ; ils
se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent
10 de pain noir, d'eau et de racine : ils épargnent
aux autres hommes la peine de semer, de
labourer et de recueillir pour vivre, et méritent
ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont
semé.

La Bruyère, *Caractères*, « De l'homme », XI, n°128, 1688

TEXTE B

Le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance, et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus ; il est plein d'aigreur et de désespoir. La sédition¹ s'allume peu à peu de toutes parts. Ils croient que vous n'avez aucune pitié de leurs maux, que vous n'aimez que votre autorité et votre gloire. Si le roi, dit-on, avait un cœur de père pour son peuple, ne mettrait-il pas plutôt sa gloire à leur donner du pain, et à les faire respirer après tant de maux, qu'à garder quelques places de la frontière, qui causent la guerre ? Quelle réponse à cela, Sire ? Les émotions² populaires, qui étaient inconnues depuis si longtemps, deviennent fréquentes. Paris même, si près de vous, n'en est pas exempt. Les magistrats sont contraints de tolérer l'insolence des mutins, et de faire couler sous main quelque monnaie pour les apaiser ; ainsi on paye ceux qu'il faudrait punir. Vous êtes réduit à la honteuse et déplorable extrémité, ou de laisser la sédition impunie et de l'accroître par cette impunité, ou de faire massacrer avec inhumanité des peuples que vous mettez au désespoir en leur arrachant, par vos impôts pour cette guerre, le pain qu'ils tâchent de gagner à la sueur de leurs visages.

Fénelon, *Lettre à Louis XIV*, 1693

1 - la *sédition* : le soulèvement contre l'autorité.

2 - les *émotions* : les révoltes.

TEXTE C

Figurez-vous ces caves dont rien de ce que je vous ai dit ne peut donner l'idée ; figurez-vous ces cours qu'ils appellent des *courettes*, resserrées entre de hautes mesures, sombres, humides, glaciales, méphitiques, pleines de miasmes stagnants¹, encombrées d'immondices, les fosses d'aisance à côté des puits !

Hé mon Dieu ! ce n'est pas le moment de chercher des délicatesses de langage !

Figurez-vous ces maisons, ces mesures habitées du haut en bas, jusque sous terre, les eaux croupissantes filtrant à travers les pavés dans ces tanières où il y a des créatures humaines. Quelquefois jusqu'à dix familles dans une mesure, jusqu'à dix personnes dans une chambre, jusqu'à cinq ou six dans un lit, les âges et les sexes mêlés, les greniers aussi hideux que les caves, des galetas² où il entre assez de froid pour grelotter et pas assez d'air pour respirer !

Je demandais à une femme de la rue du Bois-Saint-Sauveur : pourquoi n'ouvrez-vous pas les fenêtres ? – elle m'a répondu : – parce que les châssis sont pourris et qu'ils nous resteraient dans les mains. J'ai insisté : – vous ne les ouvrez-*donc* jamais ? – Jamais, monsieur !

Figurez-vous la population malade et étiolée³, des spectres au seuil des portes, la virilité retardée, la décrépitude précoce, des adolescents qu'on prend pour des enfants, de jeunes mères qu'on prend pour de vieilles femmes, les scrofules, le rachis, l'ophtalmie, l'idiotisme⁴, une indigence inouïe, des haillons partout, on m'a montré comme une curiosité une femme qui avait des boucles d'oreilles d'argent !

Et au milieu de tout cela le travail sans relâche, le travail acharné, pas assez d'heures de sommeil, le travail de l'homme, le travail de la femme, le travail de l'âge mûr, le travail de la vieillesse, le travail de l'enfance, le travail de l'infirme, et souvent pas de pain, et souvent pas de feu, et cette femme aveugle, entre ses deux enfants dont l'un est mort et l'autre va mourir, et ce filetier⁵ phtisique⁶ agonisant, et cette mère épileptique qui a trois enfants et qui gagne trois sous par jour ! Figurez-vous tout cela et si vous vous récriez, et si vous doutez, et si vous niez...

Ah ! Vous niez ! Eh bien, dérangez-vous quelques heures, venez avec nous, incroyables, et nous vous ferons voir de vos yeux, toucher de vos mains, les plaies, les plaies saignantes de ce Christ⁷ qu'on appelle le peuple !

Victor Hugo, *Discours à l'Assemblée, 1850*

1 - *méphitiques, pleines de miasmes stagnants* : malsaines.

2 - *des galetas* : pièces insalubres.

3 - *étiolée* : affaiblie.

4 - *les scrofules, le rachis, l'ophtalmie, l'idiotisme* : maladies dues à de mauvaises conditions de vie.

5 - *filetier* : artisan qui confectionne des filets de pêche.

6 - *la phtisie* est une maladie mortelle qui s'attaque aux poumons et qui a fait des ravages au XIX^e siècle et au début du XX^e.

7 - *les plaies saignantes de ce Christ* : expression métaphorique.

TEXTE D

Les Effarés¹

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond

5 A genoux, cinq petits – misère ! –
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond...

Ils voient le fort bras blanc qui tourne
La pâte grise, et qui l'enfourne
Dans un trou clair

10 Ils écoutent le bon pain cuire.
Le boulanger au gras sourire
Grogne un vieil air.

15 Ils sont blottis, pas un ne bouge,
Au souffle du soupirail rouge,
Chaud comme un sein.

Quand, pour quelque médianoche²,
Façonné comme une brioche
On sort le pain,

20 Quand, sous les poutres enfumées,
Chantent les croûtes parfumées,
Et les grillons,

Que ce trou chaud souffle la vie,
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

25 Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres Jésus³ pleins de givre !
- Qu'ils sont là, tous,

30 Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Tout bêtes, faisant leurs prières
Et repliés vers ces lumières
Du ciel rouvert,

35 Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
Et que leur chemise tremblote
Au vent d'hiver...

Arthur Rimbaud, « Les Effarés », *Poésies*, 1895

1- *Effaré* : signifie à la fois étonné, inquiet et « sauvage » au sens de timide, qui s'enfuit dès qu'on le remarque (du latin *fera*, bête sauvage).

2 - *médianoche* : repas copieux que l'on prend au milieu de la nuit.

3 - *Les pauvres Jésus* : expression imagée pour désigner les enfants innocents et fragiles.

TEXTE E

1 Au milieu de cette existence enragée par la misère, Gervaise souffrait encore des faims qu'elle entendait râler autour d'elle. Ce coin de la maison était le coin des pouilleux, où trois ou quatre ménages semblaient s'être donné le mot pour ne pas avoir du pain tous les jours. Les portes avaient beau
5 s'ouvrir, elles ne lâchaient guère souvent des odeurs de cuisine. Le long du corridor, il y avait un silence de crevaison, et les murs sonnaient creux, comme des ventres vides. Par moments, des danses s'élevaient¹, des larmes de femmes, des plaintes de mioches affamés, des familles qui se mangeaient pour tromper leur estomac. On était là dans une crampe au gosier générale,
10 bâillant par toutes ces bouches tendues ; et les poitrines se creusaient, rien qu'à respirer cet air, où les moucheron eux-mêmes n'auraient pas pu vivre, faute de nourriture. Mais la grande pitié de Gervaise était surtout le père Bru, dans son trou, sous le petit escalier. Il s'y retirait comme une marmotte, s'y mettait en boule, pour avoir moins froid ; il restait des journées sans bouger,
15 sur un tas de paille. La faim ne le faisait même plus sortir, car c'était bien inutile d'aller gagner dehors de l'appétit, lorsque personne ne l'avait invité en ville. Quand il ne reparaisait pas de trois ou quatre jours, les voisins poussaient sa porte, regardaient s'il n'était pas fini. Non, il vivait quand même, pas beaucoup, mais un peu, d'un œil seulement ; jusqu'à la mort qui l'oubliait !
20 Gervaise, dès qu'elle avait du pain, lui jetait des croûtes. Si elle devenait mauvaise et détestait les hommes, à cause de son mari, elle plaignait toujours bien sincèrement les animaux ; et le père Bru, ce pauvre vieux, qu'on laissait crever, parce qu'il ne pouvait plus tenir un outil, était comme un chien pour elle, une bête hors de service, dont les équarrisseurs² ne voulaient même pas
25 acheter la peau ni la graisse. Elle en gardait un poids sur le cœur, de le savoir continuellement là, de l'autre côté du corridor, abandonné de Dieu et des hommes, se nourrissant uniquement de lui-même, retournant à la taille d'un enfant, ratatiné et desséché à la manière des oranges qui se racornissent sur les cheminées.

Émile Zola, *L'Assommoir*, 1877

1 - *des danses s'élevaient* : des coups étaient donnés (expression familière).

2 - *équarrisseurs* : personnes qui traitent les cadavres d'animaux non utilisés en boucherie.

I - Vous répondrez d'abord à la question suivante (4 points)

Identifiez dans l'ensemble du corpus quatre procédés argumentatifs et dites en quoi ils sont efficaces pour dénoncer la misère du peuple.

II - Vous traiterez ensuite l'un des sujets suivants (16 points)

1 - Commentaire

Vous commenterez le texte de Zola (texte E).

2 - Dissertation

« Eh bien, dérangez-vous quelques heures, venez avec nous, incroyables, et nous vous ferons voir de vos yeux, toucher de vos mains, les plaies [...] » (extrait du texte de Hugo).

Vous montrerez en quoi l'écriture littéraire sous toutes ses formes est particulièrement apte à dénoncer les problèmes de la société.

Vous utiliserez pour cela les textes du corpus, ceux que vous avez étudiés en classe et vos lectures personnelles.

3 - Ecriture d'invention

Vous avez été témoin, dans votre propre commune, d'une scène proche de celle que décrit Rimbaud dans *«Les Effarés»*. Vous la racontez dans une lettre à un élu local pour lui faire part de vos émotions et l'inciter à agir.